

LE PROLÉTAIRE

Journal politique, scientifique et industriel,
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Abonnement :

Un an fr. 3-00
Six mois » 2-00
Trois mois » 1-00
Un numéro » 0-10

Levons-nous, et nous serons aussi grands que les autres.

S'adresser

Pour la rédaction, les réclamations
et les annonces
Impasse Gouvy, n° 21,
à Verviers.

Une page du n° 27 de la RIVE GAUCHE (1866).

Je ne me plains pas d'avoir *expié* ici, par un emprisonnement de six années, ma *témérité* contre les lois de ma patrie, et c'est dans ces lieux mêmes où j'ai souffert que je vous propose un toast en l'honneur des hommes qui sont déterminés, malgré leurs convictions, à *respecter les institutions de leur pays*. **L.-N. BONAPARTE.**

(Discours prononcé à Ham, le 22 Juillet 1849).

Je veux être digne de la confiance de la nation, *en maintenant LA CONSTITUTION que j'ai JUREE*. **L.-N. BONAPARTE.**

(Message à l'Assemblée, 31 décembre 1849).

Il est aujourd'hui permis à tout le monde, *excepté à moi*, de vouloir hâter la révision de notre loi fondamentale. Si LA CONSTITUTION renferme des vices et des dangers, vous êtes tous libres de les faire ressortir aux yeux du pays, *moi seul, LIÉ PAR MON SERMENT, je me renferme dans les strictes limites qu'elle a tracées*.

L.-N. BONAPARTE.

(Second message à l'Assemblée, 12 novembre 1850.)

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

L'Assemblée nationale, réunie extraordinairement à la mairie du 10^e arrondissement ;

Vu l'art. 68 de la Constitution,

Attendu que l'Assemblée est empêchée par la violence d'exercer son mandat,

Décète :

Louis-Napoléon Bonaparte est DÉCHU de ses fonctions de président de la République ;

Les citoyens sont TENUS de lui refuser obéissance ;

Le pouvoir exécutif passe de plein droit à l'Assemblée nationale ;

Les juges de la Haute-Cour de justice sont TENUS de se réunir immédiatement sous peine de *forfaiture* pour procéder au jugement du président de la République et de ses complices.

En conséquence, il est ENJOINT à tous les fonctionnaires et dépositaires de la force et de l'autorité publique d'obéir à toutes réquisitions faites au nom de l'Assemblée, sous peine de *forfaiture* et de *trahison*.

Le général Oudinot est nommé commandant supérieur de Paris et le colonel Tamisier son chef d'état-major.

La 10^e légion de la garde nationale est requise.

(Suivent les signatures de 300 représentants.)

2 décembre 1851.

En vertu de l'art. 68 de la Constitution, la haute cour de justice déclare Louis-Napoléon Bonaparte *prévenu du crime de haute trahison*; convoque le haut jury national pour procéder sans délai au jugement et charge M. le conseiller Renouard des fonctions du ministère public près la haute cour.

Fait à Paris, le 2 décembre 1851.

Signé: HARDOUN, président; DELAPALME, PATAILLE, MORFAU, GAUCHY, juges.

Certifié conforme, A. ROGEARD.

AVIS.

CAISSE DE RÉSISTANCE DES TISSERANDS

Grands Meetings,

Dimanche 17 avril (Pâques), à 2 heures de relevée, chez Piteaux, place des Récollets à Verviers.

Ordre du jour : *Représentation du Travail.*

Dimanche 24 avril, à 10 heures du matin, chez M. Joiris à Petit-Rechain, par la Section de Petit-Rechain, avec le concours du compagnon Hins du Conseil général belge, et d'autres orateurs étrangers.

Meeting de Herve.

Dimanche passé a eu lieu le meeting organisé par la section disonaise, avec le concours du Conseil fédéral, dont quelques membres avaient été délégués.

On peut dire que depuis longtemps l'on n'a vu une aussi belle et chaleureuse manifestation et, à la satisfaction générale, les orateurs présents ont pu remarquer l'idée d'émancipation chez nos compagnons herviens.

A cause de l'affluence considérable qui devait se rendre au meeting, les organisateurs ont dû s'enquérir d'un plus vaste local que celui annoncé dans les journaux démocratiques.

Deux à trois cents compagnons s'étaient réunis au local des *Francs-Ouvriers*, pour se rendre de là à Dison, Petit-Rechain et Battice, où le cortège grossissait à chaque instant et à son entrée à Herve il pouvait y avoir 800 à mille compagnons marchant paisiblement, tambours en tête et drapeaux déployés.

La cour de M. Petit, pouvant contenir 8000 personnes, fut bientôt envahie par la population hervienne, composée en grande partie de cordonniers, houilleurs, ouvriers de fabrique, cultivateurs et autres.

Comme de coutume, le commissaire de police, les gendarmes et les gros bonnets de l'endroit avaient voulu intimider M. Petit en l'invitant à refuser son local aux *Francs-Ouvriers*; mais ce dernier, comprenant la bonté de notre cause, a résisté énergiquement aux instances de ces messieurs qui n'ont pas encore réussi cette fois à mettre des bâtons dans les roues de l'*Internationale*. De plus, MM. les commissaires de police et gendarmes sont informés que nous pouvions y avoir 5 à 6 salles à notre disposition.

Nous remercions M. Petit du concours qu'il apporte à l'émancipation de ses concitoyens, et les travailleurs lui sauront gré de ne pas s'être incliné devant la gent policière et les gros bonnets de l'endroit, mais devant la raison et le droit, représentés par l'*Association internationale des Travailleurs*.

Les orateurs ont été applaudis à outrance, ils ont recommandé aux ouvriers de former leur comité et dans un court délai, nous y fonderons une section.

Aux environs de Herve, on extrait une grande quantité de charbon, avec laquelle on alimente les fabriques de Verviers et des environs. Encore un peu d'efforts et tous les bassins houillers de la Belgique se rangeront sous la bannière de l'*Internationale*.

Toujours en avant.

Malgré les efforts inouïs du bourgeoisisme censitaire et boursicotier, rien ne peut arrêter, dans sa course rapide, l'idée émise, l'idée nouvelle, c'est-à-dire la grande et noble proclamation des droits de l'homme et de citoyen.

Non-seulement la Belgique subit les atrocités d'une minorité barbare, mais l'Europe entière est tenue depuis tant de siècles dans l'ignorance et la persécution par un tas de privilégiés enrichis de nos sueurs, de repus qui ne connaissent et ne connaîtront jamais, s'ils n'y sont contraints, ce que le travail insuffisamment rémunéré a de pénible; c'est pourquoi les travailleurs doivent continuer à se grouper par corps de métier, pour s'efforcer d'élever un monument nouveau, sur des bases solides, qui soit à même de représenter les intérêts de l'humanité entière; en rendant au travail la quantité de bras qui se pourrissent dans l'oisiveté; augmentant la production pour venir en aide à la consommation, en faisant de l'humanité entière une seule classe, une seule secte, une seule société: celle de l'Union de tous les travailleurs du monde entier; ne reconnaissant comme ayant droit à la vie que ceux qui, en temps qu'ils sont à même de le faire, prennent part au travail. Nous ne pouvons souffrir davantage la faim, le froid, la misère, l'ignorance, le fanatisme, la corruption, la prostitution et l'exploitation, monstre aux milliers de bras saisissant les ouvriers pour leur sucer le sang et leur ronger la moëlle; privés de liberté et représentés par des hommes qui ne connaissent ni leurs besoins, ni leurs aspirations, habitués qu'ils sont, par leurs privilèges, à ne vivre que *sur et pour leurs propres panses*; ils se cramponnent à tous les pouvoirs despotiques quels qu'ils soient, consacrant tout principe, toute opinion; pourvu que leur gousset s'emplisse, tout est fait, tout est dit; il n'existe même plus de parti, ne fût-ce que de nom. Les Frère, les papa Coomans, les Van Humbeeck, les doctrines cléricals, libérales et progressistes ne font qu'une seule et même coterie quand il s'agit de la classe travailleuse, dont cette trinité séculaire fait et a toujours fait semblant d'adopter la paternité.

Comprenons-nous, travailleurs, et marchons ensemble à la recherche des moyens à employer pour parvenir à renverser tous ces monstres. Qui mieux que nous, travailleurs, peut dire quelle patience et quelle force il nous a fallu pour supporter tant de privations, suite d'un salaire insuffisant, manque de rémunération d'un travail au delà de nos forces, provenant de la volonté absolue d'un patronat privilégié, autoritaire et égoïste.

Relevons la tête; montrons que nous voulons prendre part au banquet de la vie, que nous sommes des hommes et non des esclaves; comptons-nous, organisons-nous, séparons-nous de toutes coteries qui n'ont jamais fait que de récolter, par leurs oisives spéculations, ce que le travail productif avait semé; n'ayons plus confiance qu'en nous-mêmes, nous qui sommes les producteurs de toutes choses, de toutes les richesses du capital qui nous opprime; cessons d'être mou, apportons chacun notre pierre à l'édifice, organisons notre *Chambre du Travail*, et opposons la à celle dont les éléments sont en pleine décomposition, à celle des censitaires; prenons une organisation entre nous, nous seuls, en dehors de l'État et contre l'ordre social établi par des *fainéants couronnés* et la triple doctrine de badauds en longue et courte robe, sous la dénomination de soutane libérale, cléricals ou progressistes.

Rayons du Code ces lois fausses, hypocrites et impies, instituées pour asservir le travail; montrons que le travail n'est pas un châtement tel qu'on veut bien nous le faire accroire, mais qu'au contraire, il est le signe distinctif de la grandeur de l'homme, le caractère visible, palpable, qui le différencie des animaux, l'instrument de son élévation et de ses progrès.

Montrons que nous sommes le droit, la force, la raison, et non pas l'instrument malléable de nos prétendus maîtres; brisons les chaînes qui nous lient, depuis tant de siècles, par la *révolution sociale*; préparons-nous à la lutte; écartons-nous de plus en plus du vieil édifice social en ruine, de crainte d'être de nouveau enterré sous ses décombres; car au moindre coup de vent, il ne peut manquer de s'écrouler, en engloutissant tous ceux qui, comptant sur la force brutale, s'y cramponnent comme des sangsues.

La grande *Association Internationale des Travailleurs* nous a tracé le plan de campagne, suivons-le ponctuellement, là est le seul moyen pour rendre les peuples, sans distinction de sexe, de couleurs, de langues, libres et égaux; là seul est le moyen de faire disparaître la souffrance, les fléaux, la guerre, la peste, la famine, etc.; unissons-nous, sans union point de salut; groupons-nous tous sous la bannière de cette grande *Association Internationale*, pour rompre les chaînes dont nous chargent nos exploiters, là seul est le bien-être, le bonheur universel, la grande solution que poursuit l'*humanité*. F. D.

Les flots montent.

Oui, les flots montent, la révolution marche à pas de géant; comme en 48, la bourgeoisie est mise en demeure de se prononcer catégoriquement pour ou contre la révolution *sociale*; les tyrans tremblent devant l'orage qui gronde. Le peuple, las de sa misérable position, fait entendre ces cris sur tous les points de l'univers: DU PAIN OU DU PLOMB!

Plus de tactiques machiavéliques, plus de fausses promesses, le temps en est passé ! plus de discours endormeurs, tout cela est usé, transpercé et mis aux détroques. Pas de phrases, mais des réponses; pas de singeries, mais des faits. Répondez ou taisez-vous.

Il y a devant vous, ô bourgeoisie, deux chemins à prendre : celui de droite ou de gauche; adopter la révolution économique et sociale, procéder à la liquidation, à la restitution de tous vos vols ou poignarder de nouveau la liberté renaissante.

Quelle sera votre décision? Vous avez à choisir! Avez-vous encore l'audace de répondre au peuple qui vous demande justice, par la mitraille et le carnage? Auriez-vous encore quelque espoir d'écraser le socialisme par les baïonnettes et le canon?

Préféreriez-vous encore votre perte, votre abdication, votre suicide, qui vous condamna toujours à la dictature perpétuelle, appuyée sur le sabre du Deux-Décembre, à une juste équilibration de l'organisme social et humanitaire?

Toute dictature vit par le vol et l'arbitraire, quand on ôte la liberté il faut donner la terreur pour *calme-faim*.

La dictature du Deux-Décembre fit la guerre et des emprunts, assomma et exila, c'est là toute son histoire. Préparer les emprunts et fomenter la guerre; faire des fonds et des soldats, toucher l'impôt financier et l'impôt du sang, emplir son gousset en ruinant le pays et détruisant la fleur de la jeunesse: voilà son but et sa mission providentielle.

Ceci dure depuis bientôt vingt ans.

Pendant tout ce temps on a versé le sang sur tous les points du globe, on a fait s'entrégorger le peuple, avec le russe, l'autrichien, le chinois, le cochinchinois, l'arabe, le mexicain, le syriaque et le sénégalien; on a intrigué, dupé, volé, menti, cabalé, dilapidé, assassiné; on a soufflé la discorde, allumé le feu, excité les haines, irrité les ambitions... enfin, l'orage est prêt à éclater, les flots montent et menacent d'engloutir l'univers entier; le tocsin révolutionnaire sonne pour les uns l'heure de la mort, pour les autres l'heure de la ruine et de la banqueroute et pour d'autres encore l'heure de la vengeance et de la justice.

Bientôt la terreur de l'empire passera en mains du peuple qui depuis si longtemps tente tous les efforts pour la lui arracher, l'homme au nez à porc-épic perd du terrain de minute en minute, sa panique s'accroît, il se tord dans des convulsions incessantes, les journaux, le télégraphe apportent chaque jour quelque horrible nouvelle qui vient augmenter les efforts contre ses derniers râles de détresse; sur tous les points de l'empire, la classe travailleuse est en mouvement, grève par ci, émeute par là, arrestations, coups de casse-tête, jugements arbitraires, fusillades, guet-apens, assassinats, tels sont les seuls remèdes trouvés à tant de maux par le deux-décembriste et ses

acolytes les chevaliers du Creuzot et de tout ailleurs.

Tous les yeux sont portés de ce côté; n'importe sur quel point du monde on les jette on voit le germe d'une révolution anarchique, ou l'anarchie elle-même.

Voyez l'Autriche, la Russie, l'Italie, la Prusse et jusqu'aux républiques, tout s'agite, tout se meut; l'Espagne est en pleine guerre civile, restes du sabre et du fanatisme qui aussi attendent leur heure.

Il semble que tout va périr sur la terre; les badauds, frappés d'épouvante, en perdent l'esprit, et se sentent déjà mourir; et que restet-il à faire devant ce fatras de lamentations? Rien, non, rien que de donner son coup d'épaule pour renverser le vieil édifice dictatorial et apporter sa pierre pour rebâtir le nouvel édifice, et tâcher en proportion de ses forces à lui donner pour fondement *la liberté et la justice*, enfin travailler de toutes ses forces à rapprocher l'avènement de la *révolution démocratique, sociale et universelle*, la seule qui soit plus capable d'apaiser les esprits et de secourir l'humanité pour implanter le règne de la justice et de la fraternité, en constituant l'unité de la race humaine.

E. B.

Bulletin industriel.

Rapport entre le métrage et le poids des filatures courantes à Verviers. Tarif.

Poids en grammes.	Echeveaux de 1,400 mètres, taux au k ^e . hasple 1 ^m 40 (20 macks à 50 tours.)	Echeveaux de 1,000 mètres au k ^e .
1000 ou 1 ^k	1	1,400
500	2	2,400
333 1/8	3	4,200
250	4	5,600
200	5	7,000
181 + 9/11	5.5	7,700
166 + 2/3	6	8,400
154 - 2/13	6 1/2	9,100
143 - 1/7	7	9,800
133 + 1/3	7 1/2	10,500
125	8	11,200
118 - 6/17	8 1/2	11,900
111 1/9	9	12,600
105 - 5/19	9 1/2	13,300
100	10	14,000
95 - 5/21	10 1/2	14,700
91 - 1/11	11	15,400
87 - 1/23	11 1/2	16,100
83 + 1/3	12	16,800
80	12 1/2	17,500
77 - 1/13	13	18,200
74 - 2/27	13 1/2	
71 3/7	14	19,600
	14 1/2	
66 2/3	15	21,000
	15 1/2	
62 1/2	16	22,400
	16 1/2	
59 7/17	17	23,800
	17 1/2	
56 - 4/9	18	25,200
	18 1/2	
53 - 7/19	19	26,600
	19 1/2	
50	20	28,000

Le Pape est grand et le curé de Dison est son prophète.

Jusqu'à présent, les ouvriers ont été privés de leurs droits. Les bourgeois ont pu faire des lois pour servir leurs intérêts et conduire à leur aise la barque gouvernementale sur le fleuve des privilèges.

Notre révérend curé arrive sur le tapis et voici que les francs-ouvriers sont privés de porter leurs frères au cimetière. Dernièrement un ouvrier étant mort, l'ensevelisseuse reçut de M. le curé la défense de commander les francs-ouvriers pour porter la bière, parce que ceux-ci n'établissent aucune distinction entre les enterrements de première et de deuxième classe et prennent le chemin des riches au grand dépit de notre prophète.

Devant une telle absurdité, nous nous demandons si l'ensevelisseuse connaissait tous les francs-ouvriers de l'endroit?

Un bon conseil à lui donner, ce serait d'envoyer l'*Ermite du Bois d'Eupen* au local de la section, place du Marché, n° 7 et demander la liste nominative des membres.

Vraiment, notre curé tombe de la lune; aussi n'a-t-il pas de chance, être si gros, et être rempli de... science.

ALLELUIA.

Correspondance.

Verviers, le 12 avril 1870.

Compagnons rédacteurs du *Proletaire*,

Nous prenons la respectueuse liberté de vous adresser ces quelques lignes, dans l'espoir que vous voudrez bien nous accorder une petite place dans vos colonnes, pour les soumettre à la publicité:

Dans l'article intitulé: *Friandises*, de votre n° 28, vous mettiez à découvert les procédés inhumains de M. Godard, contre-maître chez M. Bosard, en Crotte, ce qui nous surprit beaucoup en présence de ce qui se passe avec nous; aussi nous disions-nous alors, que nous manquions de courage, jurant que la franchise des trieuses nous raffermirait, ce qui a eu lieu.

Nous sommes à 5 femmes pour mettre sécher les jaines dans cet établissement; nous travaillons à ce dur métier depuis 6 heures du matin jusqu'à 9, 10 et parfois 11 heures du soir; la semaine dernière, du lundi 4 au samedi 9 avril, nous avons travaillé 13, 14, 15 et 16 heures par jour, pour toucher le samedi, à la paie, la somme de 35 francs 75 centimes pour nous cinq; donc l'une parmi l'autre, 7 francs par semaine et par tête; et encore nous dit-on qu'on nous paye double, ce que nous ne saurions dire; car l'on nous fait un bon le samedi de la grandeur de deux et demi centimètres carrés, sur lequel on n'inscrit que le montant de la somme que nous devons toucher pour toutes les cinq, il n'y a ni date, ni poids de laine, ni le nombre de mannes, rien; vous devez avoir confiance dans MM. Godard et Bosard. Vous travaillez à la tâche et le samedi venu, on vous donne ce qu'il leur plaît, jamais vous ne sauriez dire ce que vous devez toucher; peut-être aussi, n'est-ce que la rareté du papier qui fait que jamais vous ne savez le poids des laines; toutefois si c'est comme nous avons tout lieu de le croire, la spéculation qui les guide, ils doivent assurément se dire: plus le salaire est maigre, plus elles s'empresseront de s'adonner à la prostitution;

cependant, comment faire des quarts après journée quand elle est si longue.

Nous souhaitons à ces Messieurs l'adjonction d'une papeterie à leur établissement, et à M. Poetgen l'associé, l'invention pour pouvoir faire du papier avec ses boulettes économiques.

Les grévistes sécheuses.

On lit dans la chronique judiciaire de l'*Union libérale*, du 9 avril 1870 :

« Que nos populations ouvrières se pénétrant bien de ce que c'est le travail. Le travail, en effet, n'est qu'une marchandise, payée selon qu'elle est bonne ou mauvaise et en raison de cette circonstance qu'elle est plus ou moins recherchée.

« Que nos populations se pénétrant surtout de cette pensée : que les grèves n'ont pour effet que d'entraver l'industrie et le commerce, dont la marche, dans notre localité, est déjà assez ralentie par suite de la concurrence que nous fait l'étranger. »

Jusqu'ici pas si mal pour un myope. Mais voici l'odieuse :

« Cet état de choses est déplorable, d'autant plus que nos faiseurs, dans leurs manœuvres, portent atteinte à la liberté du travail de certains ouvriers qui ont plus de dignité qu'eux et qui ne demandent qu'à travailler. »

C'est entendu, pour le myope de l'*Union libérale*, plus l'ouvrier est bas, rampant, plus il est digne à ses yeux; quant à celui qui a le courage de résister à l'arbitraire, à l'inique autorité du patronat, c'est un faiseur. Mais voici ce qui est plus bête encore :

« Heureusement que le législateur belge, qui connaît un peu le cœur humain, a protégé cette liberté si chère du travail, et a édicté des peines contre ceux qui voudraient lui porter atteinte. »

Evidemment, flagorneur, mais non comme vous le dites, le législateur a protégé la liberté du travail, en exploitant l'ouvrier moralement et matériellement par la concurrence, l'ignorance et la misère.

Vous vous apitoyez sur le commerce et l'industrie de notre localité, par la concurrence que nous fait l'étranger, tout cela est une rengaine de votre part. Il en sera ainsi et pis encore en temps que le travail, le commerce, l'industrie resteront aux mains des usagers et monopoleurs.

FRIANDISES.

Dire la vérité. — Demande : Peut-on admettre qu'un créancier puisse prétendre que son débiteur-banqueroutier, après plusieurs années de suspension de paiement, l'ait payé intégralement, sans que ce débiteur-banqueroutier n'ait payé l'intérêt de la créance depuis la date de la banqueroute?

Un jurisconsulte à ses collègues : « Cette fois nous allons croquer l'Internationale. »

Un franc-ouvrier : Cela vaudrait mieux que de croquer vos ouvrières, vous n'y perdriez pas si fort vos cheveux.

Un autre franc-ouvrier : Calmez-vous, messieurs ! songez que la cour y est pour quelque chose aussi, et qu'elle saura se faire juge de votre mollesse arbitraire; vous n'êtes pas ici à Verviers, votre influence ne vous servira à rien, et si j'ai un bon conseil à vous donner, gardez-la pour l'employer contre les grévistes d'Ensival, là, j'en suis convaincu, elle vous servira à calmer votre rage.

Et debout un moment après,
Nos industriels verviétois,
Chagrins, confus de l'insuccès,
Jurèrent tous en bon patois,
Que ni à Verviers, ni à Liège
Aucun autre, n'aurait leur siège,
Pour faire tourner le tout, ma foi,
Au ridicule: leur cortège,
Leur haine et leur manque de bonne foi.

Monsieur Henri Liderau, maître tisserand chez Monsieur Bertrand, pourrait-il nous dire pour quel motif la nommée Dubois, âgée de 54 ans, a été forcée de quitter l'établissement après 9 ans de bons services, certifiés tels par le patron?

A quel point M. Michel Jonker est-il compromis dans ce faire.

Si Monsieur Liderau veut bien nous honorer d'une prompt réponse, nous dirons comme ce brave M. Tasté : QUE NOUS SAURONS CE QU'IL NOUS RESTE A FAIRE.

En vente chez A. Larondelle,

Impasse-Gouvy, 21, à Verviers

NOUVEAU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

Panthéon Littéraire et Encyclopédie illustrée,

Par MAURICE LACHATRE

avec le concours d'Ecrivains, de Savants et d'Artistes distingués.

2 magnifiques volumes in-4°, à 3 colonnes,

comprenant au moins 40 séries de 72 pages chacune; environ 3,200 pages.

Par série, fr. 1-25; par partie brochée de 4 séries, fr. 4-50; par volume broché, fr. 25, franco et à domicile.

Cet excellent ouvrage se recommande non-seulement aux personnes studieuses et aux amateurs du beau, mais à tous indistinctement.

Si la qualité du papier, la pureté de l'impression et l'attrait de ses nombreuses gravures lui méritent une place dans les plus riches bibliothèques, les détails qu'il contient en font à lui seul toute une bibliothèque.

Ce dictionnaire est le plus nouveau, le plus exact et le plus progressif de tous, le seul qui embrasse dans ses développements tous les autres dictionnaires.

Edition populaire du même ouvrage

contenant la même matière et les mêmes gravures, mais avec papier moins beau et marges plus étroites.

Par série fr. 1-50; par partie brochée de 4 séries, fr. 3-00; par volume fr. 15-00; complet 30 fr. Si à tant d'avantages réunis, l'on ajoute la modicité des prix et la facilité de paiement, il sera peu de personnes qui ne voudront se le procurer.

Verviers. — A. Larondelle, impasse Gouvy.

Mademoiselle Demez, épicière près de l'église à Dison, va journellement à la messe; souvent aussi elle rend visite à son curé; plus souvent encore elle gronde et tracasse sa servante et parmi les saintes inspirations qu'elle rapporte de l'église ou de chez Monsieur le curé, il s'en trouve qui la poussent à soupçonner l'existence de familiarité entre sa servante et un honorable Monsieur qui demeure en garni chez elle.

Serait-elle jalouse? C'est probable.

Ou craindrait-elle les reproches de son curé? Dans ce cas, nous l'exhortons à se faire curette, alors elle sera maîtresse à la maison, ou tout au moins elle en aura... la clef.

Un incident comique a égayé les admirateurs du fameux ours Martin au jardin des plantes à Paris.

Selon son habitude, il faisait le beau au soleil, lorsqu'un enfant laisse tomber sa casquette dans la fosse. L'ours s'en saisit, la flaire, la coiffe, fait mille grimaces aux applaudissements de son auditoire. Il finit cependant par la mettre en pièces. Seul le pauvre enfant ne partageait pas l'hilarité générale.

L'ours du jardin des plantes de Paris est donc plus féroce que celui de la ménagerie de Verviers, puisqu'il met en pièces.

Faut voir cependant si mettre « en pièces » ne veut pas dire mettre en tas, comme fait l'ours de Verviers avec les gites, les briques, les gonds, les pointes, les clous, etc. etc.